

23. Sept. 1980

Où est passé l'art d'aujourd'hui? Que font donc peintres et plasticiens?

La onzième Biennale de Paris: une institution en quête de recettes

La onzième biennale Internationale de Paris ouvre à peine ses portes que déjà d'une seule voix s'élèvent toutes les révoltes contre l'accrochage minable, désordonné, qui ne facilite ni le parcours, ni la lisibilité, qui ne sert pas le travail des artistes. Plus de trois cent pièces plus ou moins monumentales sont entassées entre deux étages du Musée d'Art Moderne et les salles contemporaines de Beaubourg. Les lieux flattent plus ou moins l'oeuvre exposée. Des injustices inévitables sabotent parfois de jeunes enthousiasmes. Certains refusant la déprime ont repeint leur mur. Tous dans l'ensemble ont été courageux car aucunement aidé financièrement ou matériellement par la Biennale de Paris pour la réalisation et l'installation de leurs travaux. Un caractère essentiel donne le ton de cette manifestation de 1980 : elle est pauvre. Ridiculement pauvre à côté de la Biennale de Venise, et encore plus à côté de Documenta organisée en Allemagne. Personne ne s'étonne. On se moque de l'art en France. On annonce l'année de la Création pour 1981 sans doute pour faire oublier la nouvelle réduction du budget des Affaires culturelles.

DU NEUF AVEC DU VIEUX

Cette onzième Biennale au financement triparti (ministères Affaires culturelles, Affaires étrangères et Ville de Paris) doit se contenter d'un budget de 1 700 000 francs recettes comprises. Elle subit la sanction du déficit de la dixième Biennale de 1977 qui avait perdu 12 000 visiteurs. Même si l'on a évoqué comme explications à cette chute des entrées la concurrence du Centre Beaubourg alors ouvert on a surtout conclu à la faiblesse de la Biennale et à des changements nécessaires.

La Biennale devait être plus attrayante. En invoquant des raisons politiques et esthétiques auxquelles même George Boudaille, Délégué général, ne semble pas croire : « ... le système mis en place cette année à titre expérimental met fin au monopole de l'avant-garde institutionnalisée », on s'est résolu « à un peu de démagogie ». On a mis fin au Comité restreint de onze personnes très spécialisées instauré en 1971 chargé de réunir des artistes du monde entier pour réaliser une manifestation cohérente, de révélations, de tendance, de parti-pris. On est revenu à l'ancien système : pour chaque pays un Commissaire, généralement désigné par le Ministère des Affaires étrangères envoie les artistes de son choix. La responsabilité revient aux divers gouvernements. A eux aussi la responsabilité financière à laquelle la Biennale ne peut plus faire face. Elle n'invite pas. On paie pour y venir. Première conséquence : l'absence des plasticiens américains qui refusent d'assumer les frais de trans-

ports des oeuvres, un signe de mépris au passage de la part des Américains désinvoltes, à l'égard de la vie artistique en France. Autres conséquences : des disparités entre les pays. Les plus riches ou les plus convaincus de l'importance de l'exportation de leur art mettent les fonds et l'énergie nécessaire pour être « bien » représentés. On pense à la RFA par ailleurs très liée à certains courants américains. On avait pourtant beaucoup reproché au comité de sélection antérieur d'être soumis aux goûts et lois du marché américain et d'être peu qualifié pour trouver les jeunes artistes d'Amérique Latine ou d'Asie par ex. Certes. Mais une exposition d'art contemporain doit elle aborder de front toutes les cultures ? Par ailleurs une sélection effectuée par un Fonctionnaire ou assimilé d'un pays étranger n'écartera pas nécessairement et parfois même soutient des artistes très influencés par les Ecoles d'Art occidentales. On ne voit donc pas dans cette formule, également en vigueur à Venise de sérieuses garanties de rigueur et de qualités esthétiques.

L'ART DEMOCRATIQUE

Fin aussi le comité de spécialistes pour la sélection française. Là également « un peu de démagogie » répète Boudaille. On procède administrativement donc démocratiquement : le Secrétaire général de la LAICA (Syndicat de critique d'art), Jean Louis Pradel, également animateur de la revue *Opus* est chargé de constituer un jury. Il a choisi une dizaine « de critiques, jeunes, représentatifs » estime-t-il ; pratiquant une approche différente de l'art : ainsi pour la première fois des journalistes de la presse quotidienne sont membres de la commission de sélection. J.L. Pradel a voulu une équipe « démocratiquement » équilibrée : on dira quand même que *Opus* est sureprésentée et J.L. Pradel lui-même ne croit pas sérieusement à ces calculs.

Cette commission a dû examiner 700 dossiers environ pour en retenir 27. Ses membres affirment que 50 % des artistes ont été retenus à l'unanimité, les autres à la majorité. La rumeur dit que chaque critique défendait « ses pou-lains » et votait pour celui du voisin et faire passer les siens. Mais que peut bien être une juste sélection d'artistes, selon quels critères et dans quels buts ? Certains soutiennent qu'une bonne biennale, comme une bonne expo doit être homogène, de parti-pris et frapper le public. Elle doit prospecter, dégager des tendances et des propositions esthétiques. Tel était l'objectif de l'ancien comité. C'était l'époque de l'existence ou tout au moins de la reconnaissance des « Avant-gardes ». On se souvient de Support-surface, de l'Op Art, du Minimal. Aujourd'hui, personne ne se réfère à une quelconque avant-

garde, on s'en méfierait plutôt ainsi que de cette croyance en un progrès artistique et historique. On se méfie en même temps de la « politique ». Plus personne, et surtout pas les artistes, n'en parle à la Biennale 1980. Il est peu probable que même un comité réduit et homogène ait pu cette année définir une avant-garde ni même dégager des tendances. Il est par contre probable que dès 1977, les propositions des jeunes artistes soient allées artificiellement dans le sens de l'image avant-gardiste qu'ils se faisaient des précédentes biennales, d'où une baisse de qualité et de force. Pour cette année, Catherine Millet Rédactrice en chef de la revue *Art Press*, ayant été membre du comité de sélection depuis 1971 n'est pas convaincue de l'apparition d'un courant « Peut-être un retour au figuratif » suggère-t-elle en estimant surtout que « rien ne se passe ». D'où son désengagement de la Commission à laquelle elle appartenait encore cette année. Les autres critiques se sont vus plus optimistes. Aucune tentative pour souligner un courant, mais une volonté de « distance par rapport au marché de l'art et de rendre compte objectivement d'une situation ».

Naïveté ? Comment rendre compte objectivement d'une situation lorsque déjà l'on estime, comme le fait J.L. Pradel que de nombreux artistes, peut-être intéressants restent à l'écart de la Biennale, faute d'information ? Est-ce pour atténuer la tristesse de la médiocrité d'ensemble que le critique évoque d'éventuels créateurs purs et hors circuit qui, un jour se dévoileraient ? Non. La commission défend ses choix et ses artistes.

L'ECLECTISME ARTISTIQUE

Parmi les centaines de dossiers étudiés, ils ont dégagé des « individualités », des « subjectivités ». En ce sens la sélection française échappe aux actuelles tendances conformistes : le décoratif, le joli, le retour à la tradition aux arts populaires, encore appelés « les Néos » et qui constituent l'essentiel des propositions allemandes et italiennes. La cohérence de la sélection française serait son « eclectisme », « ... à l'image du consensus qui recouvre la vie politique et sociale, la scène n'est occupée que par quelques individus. Le critère qualitatif règne en maître ». L'on pourrait presque se réjouir avec J.L. Pradel, malgré l'inévitable glissement carriériste et la décadence annoncée par une telle situation, si l'on retrouvait à la Biennale « les fortes individualités » promises par la commission. Cette dernière a estimé « l'art en France encombré de trop bons fils... de sous produit de Support-surface et autres » aurait éliminé de nombreux jeunes « aux épigones de l'abstraction minimale américaine ». Une visite à la section française des Arts Plastiques met en doute la vigi-

lance de cette commission si ce ne peut-être sa sincérité.

A BON ELEVE, BELLE CARRIERE

Les jeunes artistes de la section française semblent en effet sages, clean, bons

élèves, consciencieux. Et surtout comme souvent les bons élèves : respectueux de leurs jeunes Maîtres.

Presque tous les travaux présentés sont emprunts de règles toutes récentes de l'Art moderne. Les gestes

sont répétés, nécessairement moins efficaces; jamais contestés. Les plasticiens s'appliquent en silence.

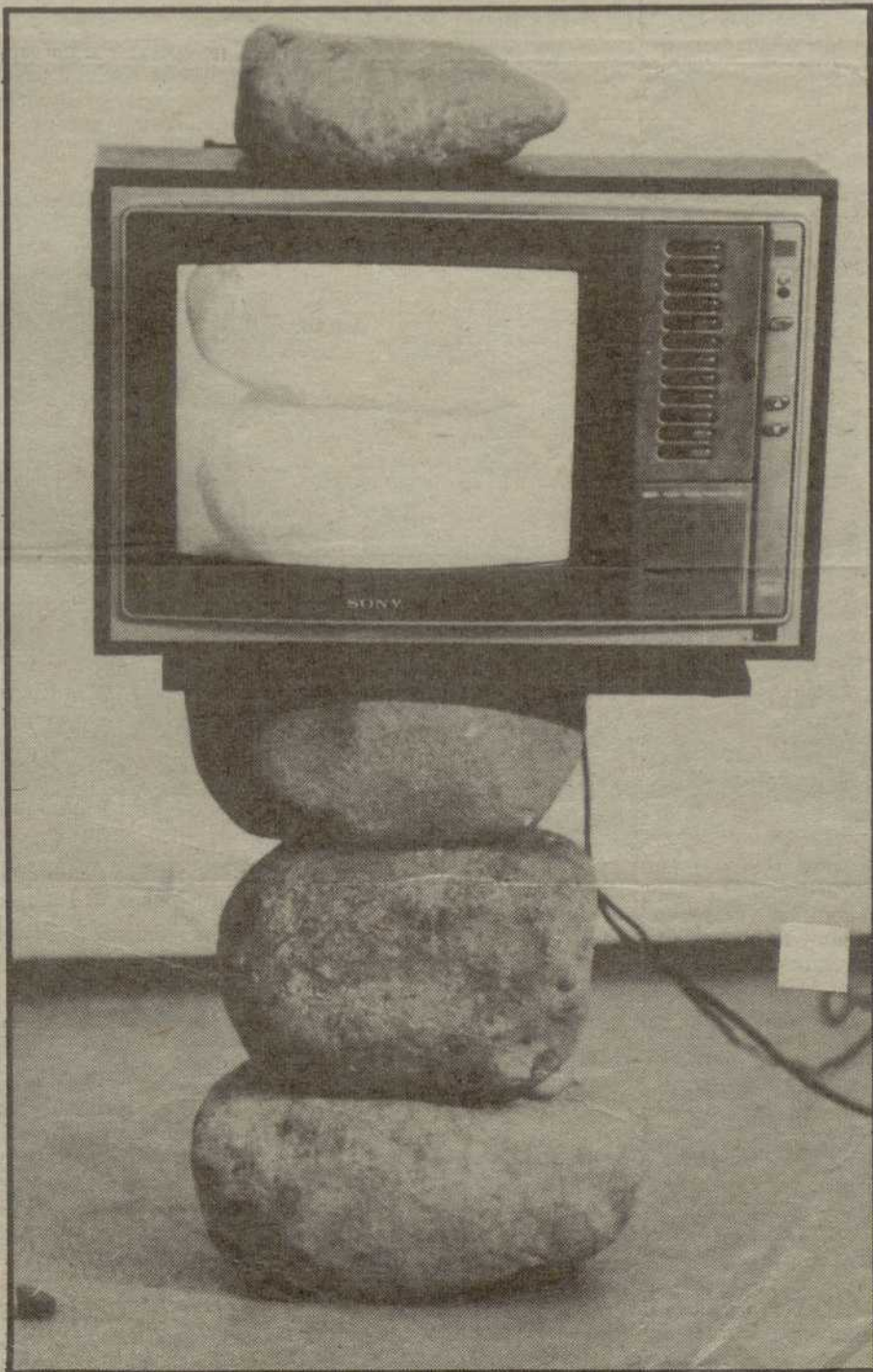
Que vont alors ramasser les dépisteurs affamés de nouveautés à soutenir, à marquer de son label, à

exposer, à vendre ? Ils trouveront toujours quelque chose - en cherchant bien on devine d'ailleurs des talents, rares exceptions - où ils prendront n'importe quoi. Il s'agit là d'une question de survie et de belle vie tandis qu'à la



Marianne Heske (Norvège)

Biennale il est très peu question d'art.



Park, Hyun-Ki (Corée du Sud)

Cette manifestation qui a eu ses années de prestige évoque le salon du bricolage, les jeux de mécanos, les concours Lépine, les meilleures fées du logis. Une foire à la ficelle et à la politesse. J.L. Pradel qui, lui aussi s'est comporté en citoyen consciencieux : (« si je refuse cette responsabilité... qui le fera... ce sera pire... ») estime que la « Biennale est une petite chose et que l'art de demain ne passera pas par là ». Pourtant de nombreux artistes sont déjà retenus par des galeries qui s'occuperont de leurs intérêts et de leur press-book.

On se moque de l'art en France. Que doit-on alors attendre de la Biennale de Paris ?

L'institution est-elle à brader ?

George Boudaille mis dans une situation difficile puisque « les autorités de tutelle » invoquent le nombre des entrées comme critère de réussite ou d'échec, comme s'il s'agissait d'une foire au jambon, a joué la survie de cette institution.

On a envie de lui donner raison. A condition que cette manifestation à caractère public demeure guidée par de vrais critères esthétiques et subversifs au moment où le marché de l'art et les comportements sont à la peur et au conformisme. A condition qu'elle sache dire « non » si l'art est dans une impasse, qu'elle ose (pourquoi pas ?) reprendre le travail d'artistes confirmés. Il existe des « grands » de moins de 35 ans qu'il serait plus satisfaisant de suivre plutôt que de les trouver en modèles réduits-fac simili mais malgré tout vedettes de galeries.

Catherine NADAUD